

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50
Six mois... 25.00
Un an... 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:

Annonces: la ligne... 20 c.
Réclames: »... 30 c.
Faits divers: »... 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du Journal, à Lille, chez M. QUARANT, Libraire, Grande-Place, à Paris, chez MM. HAVAS, LAMOTTE et C^o, 31, rue Notre-Dame des Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

BOURSE DE PARIS

15 AVRIL

(Service gouvernemental)
3 0/0... 66 40
4 1/2... 95 75
Emprunts (5 0/0)... 105 45

18 AVRIL

3 0/0... 66 30
4 1/2... 95 85
Emprunts (5 0/0)... 105 35

Table of stock prices for various banks and companies like Banque de France, Société générale, Crédit foncier de France, etc.

DEPECHE COMMERCIALES

Service particulier du Journal de Roubaix

New-York, 18 avril.

Change sur Londres, 4.87 1/2; change sur Paris, 515
Valeur de l'or, 113 1/8
Café good fair, (la livre) 17 3/4
Café good cargoes, (la livre) 18 1/4
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlegel-Bénard et Co représentés à Roubaix par M. Baillet-Latour

Havre, 18 avril.

Cotons: Ventes 900 b. Marché ferme
Liverpool, 18 avril.
Cotons: Ventes 6,000 b. Marché soutenu.

New-York, 18 avril.

Cotons: 13 1/4.
Recettes des trois jours 11,000 b.
Totalité de la semaine dernière: 42,000 b.

(Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix.)

Liverpool, 18 avril.

Cotons: Ventes 6,000 ball. Marché soutenu. Arrivages 32,000 balles.

Havre, 18 avril.

Cotons: Ventes 1,250 b.; Marché soutenu.

New-York, 18 avril.

Mêmes. Recettes de trois jours, 11,000 b.

ROUBAIX 18 AVRIL 1876.

Bulletin du jour

Une véritable panique morale s'est emparée depuis trois jours du monde financier et a réagi d'une façon plus ou moins grave sur le cours de toutes les valeurs françaises et étrangères. L'attitude du gouvernement autrichien à l'égard des insurgés de l'Herzégovine, le langage agressif des journaux allemands à l'égard de la Russie et surtout les assertions pessimistes et intéressées de certains spéculateurs ont contribué à répandre le bruit d'une guerre imminente en Orient. Guerre entre qui et contre qui? Guerre pourquoi?

C'est ce qu'on oublie de spécifier. Mais le monde financier est ainsi fait qu'il ne raisonne pas sur des arguments mais sur des mots. Il ne remonte au principe des causes que lorsqu'il n'est plus temps de prévenir les effets. Tant il y a qu'on a prononcé le mot de guerre et que ce mot est devenu le symbole, l'article de foi de beaucoup de gens.

Nous devons signaler ce mouvement d'opinion; quant à l'expliquer cela dépasse nos moyens et notre compétence. Nous ne voyons pas pourquoi, nous ne voyons pas entre qui la guerre se pourrait allumer en Orient. L'Autriche et la Russie n'ont cessé depuis six mois de déclarer ouvertement qu'elles entendaient ne se point séparer en ce qui regarde la politique turque.

Rien n'est venu modifier leurs sentiments; rien n'a détruit leur entente. Par conséquent, une occupation de la Bosnie, — d'ailleurs fort impossible — ne pourrait être que le résultat d'un concert, et, par suite, n'aboutirait pas à la guerre.

Quant aux redomontades des journaux de Berlin, l'Europe devrait ne plus s'en étonner, car elles sont devenues banales par leur fréquence.

Nous ne pouvons donc concevoir aisément que des esprits sérieux se soient laissés prendre à d'aussi grossières exagérations.

Dimanche, le plaisir était double à Paris, pour les démocrates: ici, ils venaient; là ils écoutaient. M. Victor Hugo et M. Louis Blanc, qui parlaient au profit des ouvriers destinés au bonheur d'être, à l'exposition de Philadelphie, « les ambassadeurs de la fraternité. » Quelle fête de rhétorique radicale! Quel concours de grands mots! Quel assaut de déclamation! Lequel des deux a mérité la palme de la « loquace », nous oserons le dire, dussions-nous paraître flatter le Rappel au mépris de l'Événement. Bien que les deux maîtres soient presque de force égale et que les « sesquipedalia verba » s'allongent sur les lèvres de M. Louis Blanc presque autant que sur celles de M. Victor Hugo, et n'en tombent pas moins lourdement, M. Victor Hugo nous semble plutôt digne de recevoir le laurier. Au reste, que les romantiques décident si M. Louis Blanc a été bien fulgurant et si M. Victor Hugo n'était pas plus tonitruant; qu'ils décident si, dans la création de M. Louis Blanc, il y a autant de lumières, et, si dans celle de M. Victor Hugo, il n'y a pas plus d'ombres. Peu importe! Ce que nous savons, nous,

c'est que, pour la politique, M. Victor Hugo a bien droit au premier prix. M. Louis Blanc, en effet, n'a guère eu que le personnage d'apôtre. M. Victor Hugo a, de plus, été prophète. M. Louis Blanc est resté sur la terre, prêchant Paris pour Nourméa. M. Victor Hugo est monté sur son char de feu au ciel de la République, et de là, sa voix a annoncé l'avenir à tous les continents. M. Louis Blanc n'a demandé que l'amnésie. M. Victor Hugo a, en outre, promis au monde la paix universelle; et même, avec une sûreté où, vraiment, il doit y avoir quelque chose de divin, il a prédit « que le vingtième siècle verra l'embrasement des Etats-Unis d'Amérique et des Etats-Unis d'Europe ». Et puis, pour la morale et pour l'histoire encore, M. Victor Hugo a, selon nous, surpassé M. Louis Blanc. L'Allemagne le proclamera elle-même. Car, quel historien que M. Victor Hugo! Il a glorifié Paris d'avoir, dans la guerre de 1870, « repoussé l'invasion militaire! » Et quel moraliste! Il maudit les armées, il ne veut plus de canons ni de murailles; il cuirassera Paris, non plus avec des forts, mais avec des idées; il lui suffira du nom de la République sur la crête des Vosges pour y être la sentinelle de la France; il oublie dans son saint « humanitarisme » Metz et Strasbourg; il détourne de lui et de nous le souvenir du traité de Francfort; il donne pour épée à notre patrie ce verbe: « Aimons-nous! » C'est tout et c'est bien. On a, hier, applaudi au théâtre du Château-d'Eau. Peut-être applaudira-t-on de Berlin; et quoi d'étonnant? Une France sans canons et sans murailles, est-ce que ce ne serait pas le rêve de M. de Bismarck aussi bien que le songe de M. Victor Hugo?

CHRONIQUE

On nous écrit de Paris:

« La fête de Pâques a été célébrée dans toutes les églises de Paris avec la plus grande solennité. La foule des fidèles s'est principalement portée à Saint-Sulpice, à la Madeleine et à Notre-Dame, où son Eminence le cardinal Guibert a officié pontificalement le matin et le soir. A St-Augustin, où se pressait une assistance d'élite, le pain béni a été rendu, selon l'usage, à la grand-messe par le ministre de l'intérieur. M. Ricard se trouvant à Niort, s'était fait représenter par M. de Marcère, sous-secrétaire d'Etat, et par M. Vergniaud, son chef de cabinet. A St-Eustache, un salut solennel a été exécuté par la maîtrise avec une indescriptible maestria. A St-Denis, la vieille basilique avait été, pour les vèpres, merveilleusement illuminée. La bénédiction papale a été donnée par Sa Grandeur Mgr Maret, évêque de Sura et primicier du chapitre qui relève directement, ainsi qu'on le sait, de la juridiction du Saint-Père. Enfin, à Versailles, c'est Mgr Mabile, qui a officié pontificalement dans la cathédrale de Saint-Louis.

« D'après l'Univers, à Notre-Dame le nombre des hommes a dépassé celui des années précédentes, quoiqu'une partie des assistants habituels aient été retenus par la communion générale organisée pour les membres des cercles catholiques d'ouvriers à la maison du boulevard Montparnasse. Dans l'assistance, on remarquait M. le duc de Nemours et son fils le duc d'Alençon, MM. de Belcastel, Buffet, de Broglie et Keller. A la fin de la messe le R. P. Monsabré a clos ses conférences par une allocution.

Depuis la déclaration de M. Ricard, plus de 150 maires de villes chefs-lieux de départements, d'arrondissements et de cantons, qui avaient été pris en dehors du conseil municipal, ont cru devoir donner officiellement leur démission. Ce mouvement s'accroît de jour en jour, et, si l'on continuait, certaines communes seraient menacées d'une véritable désorganisation municipale.

L'amélioration signalée dans l'état de santé du général Changarnier continue. Tout danger semble avoir disparu.

L'Agence Havas nous communique ces renseignements: « M. Rouher, ayant été élu député dans les circonscriptions d'Ajaccio, Bastia et Riom, a opté pour Riom.

« La circonscription de Bastia est ainsi vacante. « On sait que, d'après la loi, les électeurs doivent être convoqués dans le délai d'un mois dans les circonscriptions où une vacance s'est produite par suite d'option.

« Le gouvernement avait résolu, comme il a été annoncé, de convoquer pour le 21 mai les 16 collèges électoraux laissés vacants par suite des invalidations prononcées par la Chambre. Parmi ces collèges figuraient ceux d'Ajaccio et de Corte.

« Le gouvernement ne pouvant convoquer les électeurs de Bastia pour cette date du 21 mai, qui excéderait le délai fixé par la loi, et ne voulant pas, d'autre part, provoquer une double agitation électorale en Corse en appelant des collèges électoraux de ce département à élire, à des dates différentes, leurs représentants, a décidé que les élections auraient lieu dans les arrondissements d'Ajaccio, Bastia et Corte le 14 mai, délai qui satisfait aux prescriptions de la loi.

« La date du 21 mai reste fixée pour les autres collèges laissés vacants par suite d'invalidations.

« On annonce le départ de M. Rouher pour Chislehurst.

Toutes les dépêches venues des départements dans lesquels ont eu lieu hier des élections législatives complémentaires s'accordent à établir que les opérations électorales se sont accomplies partout au milieu du plus grand calme et qu'elles n'ont donné lieu à aucun incident.

MM. Marcel Barthe, Villain et Cherpin, délégués par la commission chargée de l'enquête sur l'élection de M. d'Ayguesvives, sont arrivés à Toulouse.

M. Marcel Barthe, président de cette sous-commission, a adressé aux électeurs qui sont en situation de fournir des renseignements la lettre suivante: « Messieurs, la sous-commission de la Chambre des députés chargée de procéder à une enquête sur l'élection de M. le comte d'Ayguesvives dans la troisième circonscription de l'arrondissement de Toulouse, tiendra ses séances à Toulouse les 12, 13, 14, 15 avril courant, de huit heures à onze heures le matin, et de deux heures à cinq heures le soir, à la préfecture de la Haute-Garonne. Toutes les personnes en situation de la renseigner peuvent se présenter à elle. Ayant appris que vous connaissez des faits de nature à éclairer la Chambre sur cette élection, la sous-commission vous invite,

monsieur, à venir déposer devant elle l'un des jours indiqués ci-dessus.

« Veuillez agréer, etc.
« Le président de la commission d'enquête dans la Haute-Garonne,
« MARCEL BARTHE, député. »

M. le Président de la République partira aujourd'hui pour son château de Laforêt, où il a l'intention de rester jusqu'à vendredi. Pendant l'absence du chef de l'Etat, le Conseil des ministres se réunira à l'hôtel du ministère de la justice, place Vendôme, sous la présidence de M. Dufaure.

On a reçu à l'hôtel Beauvan des nouvelles favorables de la santé de M. Ricard. Le ministre de l'intérieur, complètement remis des fatigues du voyage, a quitté Niort pour se rendre à sa maison de campagne, où il doit séjourner jusqu'au 27 avril, jour fixé pour son retour à Paris.

M. Gimos, ancien ministre à Constantinople, est nommé ministre de Grèce à Paris.

D'après les dernières nouvelles d'Alger, la révolte dont nous avons parlé serait complètement réprimée. La lettre suivante adressée par le général Chanzy au général Carteret, commandant la division de Constantine à Biskra, l'annonçait déjà mercredi dernier: « Alger, le 12 avril 1876.

« J'apprends à l'instant votre succès d'hier. Félicitez, en mon nom, vos troupes et les goums engagés de l'entrain et de la vigueur dont tous ont fait preuve. « Quant aux insurgés, dont la résistance vient d'augmenter la faute, infligez-leur un châtiement sévère, et n'acceptez leur soumission qu'en échange de satisfaction complète et de garanties sérieuses. « Général CHANZY. »

Le Moniteur Universel croit pouvoir annoncer que le décret relatif à la fusion des postes et des télégraphes sera publié bientôt par le Journal officiel.

M. Doniol, le nouveau préfet des Bouches-du-Rhône, vient, par arrêté, d'autoriser la réouverture du Cercle républicain de Vitrolles, du Cercle musical des Milles, et du Cercle de l'avenir de Gardanne. La dissolution de ces cercles avait été ordonnée par arrêté de la précédente administration préfectorale.

Le Journal de Lot-et-Garonne annonce que, par lettres apostoliques du 31 mars 1876, Mgr Ponteneau, évêque d'Agen, a été nommé prélat-domestique de Sa Sainteté, assistant au trône pontifical et comte romain.

M. Pardo, Président de la République du Pérou, est parti pour l'Europe.

Voici les principales parties du discours de M. Victor Hugo, prononcé hier au théâtre du Château-d'Eau. M. Victor Hugo a commencé par proclamer l'amitié des deux mondes et par constater que « la France est plus que jamais en équilibre avec les pays civilisés, puis il a ajouté: « Ce que nous célébrons aujourd'hui, c'est la communion des nations; nous acceptons la solennité de ce jour; et nous l'augmentons par la fraternité. De la pâque chrétienne, nous faisons la pâque populaire. (Applaudissements prolongés.)

Nous venons ici confiants et paisibles. Quel motif de trouble ou de crainte aurions-nous? Aucun. Nous sommes une France nouvelle. Une ère de stabilité s'ouvre. Les catastrophes ont passé, mais elles nous ont laissé notre âme. La monarchie est morte et la patrie est vivante. (Applaudissements.)

Il ne sortira pas de nos lèvres une parole de rancune et de colère. Ce que fait l'histoire est bien fait.

Ce que nous voulons, a dit l'orateur, c'est la paix.

La paix entre les nations par le travail accompli. La paix entre les hommes par le devoir accompli.

Devoir et travail, tout est là. Nous entrons résolument dans la vie saine et tranquille des peuples majeurs.

Citoyens, en affirmant ces vérités, je vous salue d'accord avec moi. Ce que j'ai à vous dire, vous le devinez d'avance; car vos consciences et la mienne se pénètrent et se mêlent; c'est ma pensée qui est dans votre cœur et c'est votre parole qui est dans ma bouche.

Hommes de Paris, c'est avec une émotion profonde que je vous parle. Vous êtes les initiateurs du progrès. Vous êtes le peuple des peuples. Après avoir repoussé l'invasion militaire, qui est la barbarie, vous allez accepter chez vous et porter chez les autres l'invasion industrielle, qui est la civilisation. Après avoir bravement fait la guerre, vous allez faire magnifiquement la paix. Vous êtes la vaillante jeunesse de l'humanité nouvelle. La violence a le droit de saluer la jeunesse. Laissez-moi vous saluer. Laissez celui qui s'en va, souhaiter la bienvenue à vous qui arrivez...

Citoyens, nous sommes dans la voie juste, continuons. Persévérez, c'est vaincre. O pessimisme et mécompte, ne vous démontrez pas; soyez toujours le peuple superbe et bon qui travaille. Soyez cette élite humaine qui a toutes les volontés honnêtes, qui enseigne et qui conseille, qui marche sans cesse et qui fait tous ses efforts pour ne haïr personne. Hier, cela est quelquefois difficile. Ne sortez, o mes frères, ne sortez pas de ce chancellement rassurant; ceux qui tremblent, assistez ceux qui souffrent, aimons ceux qui aiment, et quant à ceux qui ne parlent pas, — pardonnons-leur. (Applaudissements.)

Il ne faut point avoir de défaillances, bien que les « hommes du passé » multiplient les efforts pour diviser les peuples afin de les dominer. M. Victor Hugo conclut dans les termes suivants: « Quand ils croient avoir bien séparé les nations des nations, bien rebâti le moyen âge sur la Révolution, bien tiré de la maxime diviser pour régner tout ce qu'elle contient de monarchique et de haïne, bien fondé la discorde à jamais, bien dissipé tous les rêves de paix universelle; quand ils se sont assis et triomphants dans le certitude de la guerre éternelle, quand ils disent: C'est fini! — tout à coup on voit, aux deux extrémités de la terre, se lever, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident, deux mains immenses qui se tendent l'une vers l'autre, et se joignent et s'étreignent pardessus l'Océan: c'est l'Europe qui fraternise avec l'Amérique. (Applaudissements.) C'est le genre humain qui dit: Aimons-nous!

L'avenir est dès à présent visible: il appartient à la démocratie une et pacifique; et vous, nos délégués à l'Exposition de Philadelphie, vous ébranchez sous nos yeux ce fait superbe que le vingtième siècle verra: l'embrasement des Etats-Unis d'Amérique et des Etats-Unis d'Europe. (Applaudissements répétés.)

Allez, travailleurs de France, allez, ouvriers de Paris qui savez penser; allez, ouvriers de France qui savez combattre, hommes utiles, femmes vaillantes; allez porter la bonne nouvelle, allez dire au nouveau monde que le vieux monde est jeune. Vous êtes les ambassadeurs de la fraternité. Vous êtes les représentants de Gutenberg chez Franklin et de Voltaire dans le pays de Washington. Dans cette illustre Amérique, vous arriverez de l'Orient; vous aurez pour étendard l'aurore; vous serez des hommes éclairés; les porte-drapeau d'aujourd'hui sont les porte-lumière. Soyez suivis et bénis par l'accomplissement humain, vous qui, après tant de désastres et de tentes de violence, le flambeau de la civilisation à la main, allez de la terre où naquit Jésus-Christ à la terre où naquit John Brown! (Longs applaudissements.)

(Que la civilisation, qui se compose d'activité, de concorde et de mansuétude, soit saluée. Le rapprochement des deux grandes Républiques ne sera pas perdu; notre politique s'en améliorera. Un souffle de clémence dilatera les cœurs. Les deux continents échange-

Bulletin du Journal de Roubaix du 19 AVRIL 1876.

Patrie & Dévouement

TROISIÈME PARTIE

XXII

(Suite)

Un jour vint pourtant où la fièvre disparut, où Witold se trouva, dans sa chambre, faible, chancelant, désolé, mais guéri. Il vit ses amis autour de son lit, les reconut et leur tendit la main, mais n'eut pas la force de leur sourire, parce que la mémoire lui était revenue en même temps que la raison. Il les remercia de leurs soins; mais ne les questionna point sur la longueur de sa maladie et ne leur parla point de la cause qui l'avait produite. On eût dit qu'il l'avait oubliée, et cependant, en ce moment même, il croyait entendre la voix de Thadée qui l'appelait de dessous son linoléum.

Il parut enfin si calme à ses amis que ceux-ci se rejoignirent et se gardèrent bien de revenir sur ce fatal événement. Mais s'il était calme, c'est qu'il était résolu. Dans cette nature si vivace et si

vaillante, le coup fatal avait pénétré jusqu'au cœur d'un seul choc, si violemment que l'âme avait entraîné le corps dans sa ruine. Le corps peu à peu s'était relevé et guéri; mais l'âme avait gardé sa blessure: une de ces blessures avec lesquelles on ne vit pas longtemps si la main de Dieu lui-même ne les cicatrise. Mais Dieu est patient, parce que sa force est éternelle. Or, Witold ne lui donnait pas le temps d'agir et d'envoyer son baume céleste: Witold avait hâte d'en finir.

Au bout de quelques jours, il fut si fort et si tranquille en apparence que ses amis peu à peu s'éloignèrent et le laissèrent libre de reprendre son genre de vie d'autrefois. Il respira quand il se trouva seul. Il allait pouvoir enfin offrir son expiation à Thadée. Le 9 décembre, deux mois juste après l'exécution, Witold brûla ses papiers importants et écrivit aux deux femmes dont, sans le vouloir, il avait fait deux victimes: à Aline et à Alexandra. Peignant de se mourir d'une maladie de langueur, il leur adressait ses derniers vœux: de l'une, il refusait le don; il rendait la liberté à l'autre. Triste liberté qui lui arrivait trop tard! Pourquoi, à Glonki, M. Sawinski avait-il retenu cette main meurtrière que, tôt ou tard, Witold devait finir par tourner contre lui-même?... Sans cela Thadée aurait vécu encore, et le toit de Glonki abriterait deux cœurs joyeux.

« Mais à quoi bon se rappeler le crime? C'était au châtiement qu'il fallait songer. Il arrivait enfin... Une fois les deux lettres préparées, Witold revêtit son fusil: c'était la czarinka (1) qu'il avait portée lors de sa première bataille et dans laquelle il voulait mourir. Deux balles en avaient troué les pans sans blesser le jeune chef. Il n'en serait pas ainsi de celle qui allait le frapper tout à l'heure.

Puis une immense amertume le saisit. Il pensa que, de tous ceux qu'il avait aimés, pas un ne baiserait son cadavre, pas un ne lui fermerait les yeux. Thadée, du moins, avait eu un vieux prêtre, un ancien ami qui l'avait accompagné jusqu'à la tombe.

« Mais l'as-tu mérité, toi? se dit Witold avec rage. Tu es un lâche, tu es un meurtrier: est-ce que ton sort vaut une larme?... Meurs misérable, meurs isolé, meurs maudit! »

Il déposa un long baiser sur la lettre à Alexandra et, saisissant son pistolet, en dirigea le canon vers sa bouche.

Au même moment, derrière sa porte fermée à double tour, en coup léger fut frappé. Une voix douce et grave l'appela et lui dit: « Je viens de la part de Thadée! » Dieu avait inspiré, sans doute, celui qui parlait ainsi. Il n'y avait que ce nom de martyr qui, des mains de Witold, pût faire tomber les armes... Mais un frisson courut dans ses veines,

il pâlit, lâcha son pistolet, ouvrit la porte. Celui qui entra alors, c'était le curé de Mlynck.

« Depuis la mort de Thadée, je vous cherche avec un message de paix. Je vous remercie, mon Dieu: je suis arrivé à temps! dit le prêtre en apercevant l'arme tombée à terre.

« Celui que j'ai consolé au gîte m'a chargé de vous prêcher le courage, continua le curé en se tournant vers lui. Pourquoi désespérez-vous?

« Parce que j'ai tué mon ami, le fiancé d'Aline; parce que j'ai été un lâche, répondit Witold en serrant les poings.

« Votre première lâcheté, vous alliez la commettre; mais elle eût été irréparable, celle-là. Dieu ne l'a pas permis; reconnaissez-le, Witold, c'est qu'il vous aime... Je vous le commande au nom de celui qui m'envoie: prenez courage et vivez.

« Witold secoua tristement la tête: « Vous venez de la part de Thadée, dites-moi, mon père? Est-ce donc qu'il m'a pardonné? »

« Voici son dernier message; lisez-le, » lui répondit le prêtre.

« Witold prit la lettre et y lut ces lignes: « De ma prison de Suwalki, 8 octobre 1863.

« Ne vous méprenez pas sur le sens de cette lettre, Witold; ce n'est pas un pardon, c'est un aveu que je vous envoie. Je vous connais trop bien pour ne pas savoir ce que vous ferez en apprenant ma mort, et ce que j'aurais fait moi-même. Le fardeau de ma perte retombera sur votre cœur, et vous vous accuseriez d'avoir été mon bourreau. Non, Witold, consolez-vous: mon bourreau, c'est moi-même, et je vais vous l'expliquer.

« Rappelez-vous, mon ami, toutes ces chimères passionnées, toutes ces inquiétudes de mon cœur, dont vous me raillez autrefois. Ce sont elles qui m'ont conduit ici. Plaignez-moi, Witold: j'ai vu le mal de mon siècle, l'incertitude amère, le doute universel. Je me jugeais sage, parce qu'une déception m'avait rendu défiant; je ne croyais plus à l'honnêteté, parce que j'avais aimé une coquette. Si j'avais conservé la foi candide, la confiance douce, je ne vous aurais point condamné, alors même que les apparences étaient contre vous; je n'aurais point calomnié Aline, et, avant de me laisser aller au désespoir aveugle

et à la passion folle, j'aurais appelé la raison à mon secours. Alors je ne me serais pas précipité volontairement dans le péril: j'aurais aimé, j'aurais cru; j'aurais vécu.

« Maintenant, vous le dirai-je, Witold? je ne regrette que bien peu la vie. Aline n'aurait pas été heureuse avec moi: tôt ou tard j'aurais douté d'elle. J'étais trop vieux pour elle, voyez-vous. C'est la faute de notre temps et de nos moeurs. La jeunesse s'éteint trop tôt, parce qu'elle n'a plus la foi pour la conserver sous ses ailes. Si nous regardons toujours autour de nous ou au-dessous de nous, notre cœur s'alourdit, notre front se penche et prend l'habitude de s'abaisser. Si nous voulons rester longtemps heureux et longtemps jeunes, il faut élever les yeux et le cœur, et chercher en haut, bien au-dessus de nos inquiétudes humaines, quelque chose de pur, quelque chose de grand, quelque chose de sacré!

« Tout ceci, Witold, c'est pour vous dire que vous, vous vivrez, parce que vous avez la foi. La foi à la patrie, me direz-vous? Qu'importe! C'est toujours la foi à une idée surhumaine, à une sublimité, à une cause immatérielle pour laquelle il faut vivre et souffrir et ne pas compter ses larmes. Quand même vous la verriez perdue, vous ne vous décourageriez pas. Vous savez que la Providence prend son temps et que nous ne devons pas lui mesurer les années. A chacun de nous sa tâche, Witold; tâches

(1) Espèce de tunique serrée, soutachée, fermée par des ganses et des boutons.